TRADUCTION, INTERPRÉTATION : UN TÉMOIGNAGE CANADIEN (II)

Neil B. Bishop
Memorial University of Newfoundland
Canada

Le manuel de grammaire, *Reflex French* (dont le titre exprime les prémisses comportementalistes), faisait une large place à la traduction sous les mêmes formes que l'avait fait *Parlons français* : exemples et listes de vocabulaire bilingues, exercices de traduction. Mon expérience montréalaise de la « traduction dans la rue » explique peut-être pourquoi ce manuel m'enchantait. Un ou deux cours suivants ont recouru à un autre manuel excellent, *Current French* qui donnait lui aussi une place massive et centrale à la traduction.

C'est après ma virée montréalaise (espace de l'évasion naguère rêvée), à Saskatoon, que je fréquentais frénétiquement le laboratoire des langues (dernier cri, encore une fois). J'étais tombé amoureux du français, et de la beauté même des jeux qu'offrait ses sons, ses sens, sa syntaxe, sa grammaire. Même jouissance qu'en faisant les exercices écrits. Même rencontre de la traduction et de l'interprétation. À l'écrit comme à l'oral, je prenais grand plaisir aussi au jeu des exercices de transformation (reproduire la phrase en changeant le pronom personnel sujet ; mettre la phrase à un temps verbal différent, etc.) – exercices riches eux aussi d'une facette « traduction », puisque c'étaient des exercices de traduction intralinguistique. Je vois ces activités intralinguistiques comme ayant été tout aussi précieuses que les

BDD-A4951 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:58 UTC)

défis interlinguistiques dans mon apprentissage du français, les deux types de traduction étant complémentaires.

Plus je progressais dans mes études, toutefois, moins elles laissaient de place à la traduction. Les cours avancés étaient des cours de littérature et, à l'occasion, de civilisation. Les milieux universitaires canadiens dont surtout les départements d'études françaises avaient tourné le dos à la notion que le français et ses littératures relevaient de l'étranger ; ceux-ci étaient plutôt perçus comme Autre positif (le plus souvent ; ces affirmations, rappelons-le, n'ont rien de scientifique, mais correspondent simplement à mes impressions personnelles, conformément à la vocation du présent texte). Se manifestaient toujours plus, d'ailleurs, un désir de rapprochement et, dans certains cas, de fusion avec l'Autre canadien-français/ québécois francophone. Tous mes cours de littérature et de civilisation françaises ou canadiennes–françaises à Saskatoon se sont donnés en français. Il n'était plus question d'étudier et de discuter ces domaines avec une attitude de détachement, de l'extérieur, et dans sa propre langue. Les chercheurs publiaient leurs travaux en français, organisaient à l'intention de leurs étudiants des écoles de formation au Québec et y participaient eux-mêmes. Il me semble qu'a émergé, dans ces années-là chez bon nombre d'intellectuels canadiens-anglais, un élan vers les Québeçois francophones, élan-supplique presque brelien : *Ne nous quittez pas, nous vous aimons, nous irons jusqu'à nous fusionner avec vous dans votre identité*. Élan que ces anglophones rêvaient comme pendant correctif au puissant courant d'assimilation qui avait laminé les populations francophones hors-Québec et qui était la grande hantise des nationalistes québécois, craignant pour l'existence même de leur collectivité franco-québécoise en tant qu'entité linguistique et culturelle distincte. Heureusement, universitaires et autres intellectuels canadiens ont continué de tenter de mieux faire connaître aux Canadiens anglophones leurs concitoyens francophones. Aspiration qui relève de la traduction au sens large, et qui explique une grande partie de l'activité des traducteurs littéraires anglophones du Canada, ainsi que de celle de leurs éditeurs.

BDD-A4951 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:58 UTC)

Mon expérience de la traduction était entrée en hibernation forcée vers la fin de mes cours de langue, les derniers cours exigés pour obtenir mon diplôme de fin du premier cycle avec spécialisation en études françaises ayant été des cours de littérature (et un ou deux cours de civilisation). Hibernation qui a pris fin sous le soleil du Midi lors de mes études doctorales à Aix-en-Provence (lettres québécoises, 1973-1977). L'UFR d'anglais m'a embauché comme chargé de cours « de version » (ce qui, pour moi, voulait dire « de thème », puisqu'il s'agissait d'assurer des cours de traduction vers ma deuxième langue, le français). Si certains estiment que l'on ne devrait traduire ou interpréter que vers sa première langue, je ne suis pas de cet avis : le désir et le plaisir que le traducteur-interprète éprouve lors de sa quête de l'autre et de l'altérité peuvent lui permettre de fournir un travail d'une qualité tout aussi bonne que celui de son confrère ou de sa consœur qui traduit vers la langue maternelle. Chargé de cours à Aix, j'ai assuré ces cours de traduction dans l'euphorie. Poste qui m'a valu l'heureuse obligation de me former (mieux vaut peu que point) en théorie de la traduction. Cette formation d'autodidacte s'est faite surtout grâce à un monument, à la « Bible », encore vivace, de la traductologie au Canada : *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Plus tard, installé dans la toujours fascinante « capitale phocéenne » qu'est Marseille – dont la vie est depuis des siècles enrichie par la diversité des langues et par le passage, via l'interprétation et la traduction, de l'une à l'autre, j'ai commencé ma carrière de traducteur-interprète.

On parle souvent de l'enivrante poésie de la mer dans la première partie, tout imprégnée de Marseille justement, du *Comte de Monte-Cristo*. Poésie et plaisir que je retrouvais en traduisant mon premier livre, un répertoire des entreprises marseillaises œuvrant dans l'*offshore*. Traducteur du français vers l'anglais (le plus souvent) pour la Chambre de Commerce et d'Industrie de Marseille, j'étais en même temps traducteur et interprète de l'anglais vers le français, et du français vers l'anglais pour le compte du Port Autonome de Marseille lors de stages de formation offerts à tel ou tel groupe (des douaniers indonésiens, par exemple). M'a été octroyé aussi l'honneur de devenir

BDD-A4951 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:58 UTC)

traducteur-interprète agréé auprès de la Cour d'Appel d'Aix-en-Provence et des tribunaux.

De retour au Canada en 1982 après dix années provençales, je suis enfin devenu professeur de français dans le monde universitaire canadien, avec spécialisation en littérature québécoise. La majorité des professeurs universitaires de français que j'ai côtoyés au Canada anglophone étaient et sont encore amenés à enseigner surtout des cours de langue de première et de deuxième année, car la majorité des étudiants sont inscrits à ces niveaux. J'ai tôt fait de constater que les cours faisaient moins de place à la traduction qu'avant, et mettaient plus l'accent sur l'oral. Depuis une décennie environ, ces cours se sont dotés de nouveaux outils : aux manuel et cahiers d'exercices et aux enregistrements sonores pour laboratoire des langues sont venus s'ajouter des logiciels informatisés avec leçons de grammaire et exercices (de traduction à l'occasion), ainsi qu'un site Internet avec encore d'autres exercices, explications et parfois la possibilité pour étudiants et professeurs de poser des questions, de consulter une banque de conseils ou de contrôles ou de plans de leçon.

Je ne connais pas de méthodes semblables pour les cours de traduction, mais Internet offre de nombreuses ressources aux traducteurs et interprètes : banques de données (comme *Termium* et la *Banque de terminologie du Québec*), sites de traduction automatique (nécessitant absolument le complément d'un traducteur ou d'un réviseur compétent, à en juger par mes expériences), et forums électroniques dont certains offrent à leurs utilisateurs la possibilité de demander la traduction d'un mot ou d'une phrase, tandis que d'autres portent sur la traductologie. Plusieurs écoles supérieures de traduction offrent une formation de la plus haute qualité aux niveaux de la théorie et de la pratique de la traduction-interprétation. Une large part des traductrices, traducteurs et interprètes nécessaires au fonctionnement d'instances législatives et gouvernementales, de grandes entreprises et d'autres organismes sort de ces écoles spécialisées.

BDD-A4951 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:58 UTC)

Terre-neuve, là où « le soleil se lève le plus tôt » en Amérique du Nord, île que j'habite depuis 1986, est l'espace où s'est déployée la majeure partie de mon activité de traducteur-interprète. Mon premier livre canadien en traduction a dû son existence à ma vocation de professeur de français, car l'université avait invité deux auteures québécoises – Marie-Claire Blais et Michèle Mailhot – à donner une lecture de leurs œuvres. Le comité organisateur voulait que cette lecture soit bilingue (sinon, le public aurait risqué d'être petit, St. John's étant anglophone à presque 100 %). Les livres de Blais avaient déjà tous étés traduits en anglais, mais un seul de Mailhot l'avait été. J'ai eu l'honneur de traduire de nombreux extraits des œuvres de Mailhot pour la lecture publique, ce qui m'a amené à traduire un mince mais émouvant volume, *La Mort de l'araignée* ; ainsi que l'introduction que Blais a écrite exprès pour cette traduction anglaise. Tout autant qu'à mon travail de professeur, *Death of the Spider* a dû le jour à la politique canadienne en matière de promotion de la culture nationale et du caractère officiellement bilingue du pays. C'est le Conseil des Arts du Canada qui a payé l'essentiel des frais de voyage et de séjour des deux écrivaines, ainsi que leurs honoraires ; c'est lui qui a accordé une subvention permettant la publication du livre. Les trois autres livres que j'ai traduits du français à l'anglais ont tous bénéficié de ce soutien de l'État canadien (outre celui de Michèle Mailhot, citons, de Robert Lalonde : *Une Belle journée d'avance*, devenu *One Beautiful Day to Come* ; et *Le Vaste monde*, devenu *The Whole Wide World* ; d'Annick Perrot-Bishop : *Femme au profil d'arbre* qui paraîtra sous le titre *Woman Arborescent*). Il en va de même de mes traductions de nouvelles et de poèmes.

La politique linguistique du pays a aussi partie liée avec mon travail d'interprète. Depuis 1986, j'ai œuvré comme interprète (presque toujours en simultané, et presque toujours dans le sens de l'anglais vers le français) à une centaine de congrès d'administrations gouvernementales et d'organisations non-gouvernementales (tantôt des entreprises, tantôt des associations sans but lucratif) dans une large gamme de domaines (depuis l'informatique à la culture en passant par la comptabilité,

BDD-A4951 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:58 UTC)

la santé, l'éducation, le commerce, et d'autres). Moi et la personne avec qui je travaille interprétons avec application et conscience professionnelle – que l'on nous écoute ou non. Toute personne – anglophone ou francophone, québécoise ou non – peut se mettre à écouter notre traduction orale du discours ou de la discussion en cours à tout moment.

Enrichissement lexical énorme, entretien des capacités d'élocution et d'agencement syntaxique et grammatical dans les deux langues, extraordinaire enrichissement culturel (puisque le fait de servir d'interprète de conférence lors de congrès portant sur une gamme diversifiée de domaines m'a permis de découvrir des aspects de la société canadienne, voire de la vie, dont j'ignorais presque tout) : voilà ce que m'aura apporté l'interprétation simultanée. Si je n'ai sûrement pas tout retenu, du moins quelques acquis hantent encore mes synapses.

J'ose espérer que l'activité dans les domaines de la traduction et de l'interprétation se maintiendra, voire s'amplifiera, partout au Canada. Une baisse de cette activité m'inquiéterait en raison de ses éventuelles significations par rapport à l'identité canadienne, au statut de pays à deux langues officielles, au statut du français et du Québec dans la fédération canadienne, voire à l'avenir du pays lui-même. Peu m'en chaut sur le plan financier, car si mon travail de traducteur-interprète m'a beaucoup apporté sur les plans linguistiques et culturels, il n'a jamais été que fort secondaire comme gagne-pain.

Traduction littéraire oblige ? Permet, plutôt : la traduction littéraire m'aura permis la découverte de la richesse de celle-ci comme pratique artistique. Elle offre à qui l'entreprend la récompense d'explorer un vaste domaine du possible langagier et parfois d'en faire reculer les frontières, au même titre que l'écriture intralinguistique. Quelle jouissance que de rechercher la meilleure harmonie possible entre (pour emprunter une partie de la traduction française d'un titre de Romain Jakobson) *le son et le sens* – surtout quand cette harmonie doit se faire entre deux langues, entre deux cultures différentes. Pratiquer la traduction

BDD-A4951 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:58 UTC)

littéraire offre un nombre infini de leçons jouissives jointes à cette insatisfaction éternelle de sentir qu'on pourrait trouver mieux encore, insatisfaction qui n'est autre que l'une des innombrables faces du désir. Traduire la littérature, c'est entreprendre un processus de choix sémantique et stylistiques semblables à ceux que doit effectuer tout écrivain créateur : choix lexicaux, syntaxiques, grammaticaux, aspectuels, phonologiques, rythmiques. Choix pas toujours évidents, pour des raisons de dialectes, de sociolectes, de diachronie linguistique et d'idiolecte. Qu'il me soit permis d'illustrer quelque peu tout cela à l'aide de l'édition originale du *Vaste monde* […] *Scènes d'enfance* de Robert Lalonde, et de ma traduction *The Whole Wide World* […] *Childhood Tales*.

Toutes mes traductions littéraires ont eu, parmi leurs buts principaux, celui de servir de pont entre le public canadien anglophone et la littérature québécoise, entre les « *two solitudes* » pour reprendre le titre d'un grand roman canadien. Robert Lalonde est un auteur québécois (maintes fois primé) qui offre à foison une écriture belle et forte, riche dans les registres tant comique que tragique, et qui orchestre une vaste plaidoirie poétique pour la compassion, pour l'amour, pour l'humanité, pour la Terre. Écriture à la fois très littéraire, travaillée, romantique à souhait, voire savamment débridée, évocatrice d'un univers affectif et sensoriel d'une abondance ineffable. L'univers lalondien, fidèle à la tradition romantique, explore l'expérience des limites, de l'extrême, dans un déploiement d'altérité (personnages d'Indiens et de Métis, homosexuels, bisexuels, actes sexuels incestueux, suicidés, assassins, alcooliques et « fous » [y compris ces amoureux fous d'amour, et/ ou passionnés de la beauté naturelle ou artistique]). Commencez par *Une Belle journée d'avance* ; continuez par *L'Ogre de Grand Remous* : la beauté de l'écriture, le caractère profondément émouvant des drames humains universels et à la fois bien québécois, auront tôt fait de vous séduire.

Les nouvelles du recueil *Le Vaste monde* relèvent le plus souvent d'un registre autre que celui des romans éminemment

BDD-A4951 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:58 UTC)

poétiques dont je viens de citer les titres. Il s'agit plutôt de films narrés par l'un des acteurs (car l'abondance descriptive de l'écriture lalondienne fait que *mimesis* et *diegesis* s'y marient de la plus heureuse façon). Récits d'une vie quotidienne villageoise, remplie de réalités – et de mystères, et de magie. *Le Vaste monde* explore un univers à la fois planétaire – celui de l'enfance et du passage à l'adolescence – et précis, car cette enfance a pour espace-temps le Québec des années 1950. L'enfance, et ses composantes : métamorphose, créativité, énergie, don d'émerveillement, éveil, découvertes tantôt joyeuses, tantôt tristes. Riches d'humour, ces nouvelles comportent aussi le pendant sombre de la vie, suspendu, justement, en épée de Damoclès au-dessus de nos têtes et qui (tout comme la joie) hante le personnage–narrateur Vallier : maladie, mutilation, mort. L'ouvrage me semble privilégier, toutefois, la lumière et l'espoir.

L'écriture littéraire ne se contente pas de travailler le langage : il en explore les contours, en repousse parfois les frontières. Loin s'en faut que l'écriture lalondienne aille jusqu'à l'incommunicabilité qu'on attribue parfois à certaines écritures. Lalonde crée des univers fictifs fortement référentiels vis-à-vis « le Québec des années 1950 ». Or, au traducteur que je suis, n'ayant guère vécu au Québec et n'étant pas de formation catholique (ce dernier fait constitue mon plus grand défi, comme traducteur d'œuvres littéraires québécoises), ce chronotope pose bien des défis de compréhension, donc de traduction. Déjà, à un niveau plus abstrait, rappelons-le, la traductologie nous avertit du caractère asymptotique de la traduction, celle-ci ne pouvant jamais être parfaite. L'anglais *bread* ne traduit que très imparfaitement le français *pain*, puisque à ces signifiants respectifs correspondent des signifiés très différents dans l'esprit de la plupart de leurs utilisateurs. La correspondance entre les deux mots est meilleure au Canada qu'en France ou au Royaume-Uni, certes, en raison de l'empire qu'exerce le pain de mie en Amérique du Nord ! Posent problème aussi, au Canada comme ailleurs, les mots *église* et *church* (ajoutons que les signifiés de ces vocables varient beaucoup intra-linguistiquement, d'un locuteur à l'autre). La culture – le catholicisme; et aussi

BDD-A4951 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:58 UTC)

l'agriculture et ses techniques d'alors – a une grande importance dans *Le Vaste monde*, et impose au traducteur de se familiariser avec le référent complexe que fut le Québec des années 1950. Ce qui ne veut pas dire que le recueil de Lalonde soit une « photocopie » de ce référent : il s'agit bien d'une œuvre de fiction. L'aspect le plus frappant de la religion et de l'Église dans l'univers fictif du *Vaste monde* est peut-être le fait qu'elles y semblent faire partie non pas de la vie intérieure des personnages, mais tout simplement du cadre qui les entoure – leur contraste, donc, avec l'image qui prévaut dans l'univers du hors-texte et qui présente les Québécois comme ayant été, avant la Révolution tranquille des années 1960, courbés sous la férule de la variante du catholicisme prêchée par l'Église québécoise d'antan. Lalonde présente même une famille où la cosmogonie est dominée par des superstitions maternelles on ne peut plus païennes !

Aussi bien ces entre-deux-mondes que sont le village et ses champs que la nature constituent l'essentiel du chronotope dans *Le Vaste monde* et exigent de l'instance traduisante qu'elle se fasse chercheure parmi les mots et les choses. Ce recueil met à l'œuvre un vocabulaire relevant notamment des champs sémantiques de la zoologie et de la botanique. Ce monde en est un de choses vues, entendues, touchées, certes, mais très richement aussi de choses senties, voire goûtées. *Le Vaste monde* m'a invité, comme lecteur et traducteur, à mieux me familiariser avec les lexiques de l'olfactif et du gustatif – tant en français qu'en anglais. Le traducteur ne saurait se contenter de trouver, pour tel terme en langue X, le terme qui, selon les dictionnaires bilingues, y correspondrait en langue Y. Il lui faut aussi connaître concrètement, tant que faire se peut, les référents que nomment les signes du texte, et incorporer dans son esprit les signifiés qui y correspondent dans l'esprit des utilisateurs de la langue de l'original.

S'impose aussi la tâche de trouver les signifiants dans la langue d'arrivée qui correspondraient le mieux possible aux signifiés ayant correspondu aux signifiants du texte original pour que la traduction ait sur son lectorat une véritable « équivalence

BDD-A4951 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:58 UTC)

(asymptotique) d'effet ». Celle-ci doit être d'ordre stylistique aussi bien que sémantique, surtout quand le signifié qu'il s'agit de transmettre est un signifiant ou un « effet signifiant ». Dans le cas d'un texte littéraire dont le référent est le Québec rural des années 1950, l'instance traduisante aura affaire non seulement au défi que lui posent des éléments spécifiques à l'espace-temps référentiel, mais aussi à des défis d'ordre dialectal et sociolectal. Des choses inexistantes dans l'aire d'un autre dialecte (la tire d'érable dans l'aire principale du français standard, par exemple) seront évoqués parfois par leurs signifiants propres, mot ou locution. Certes, *tire/ d'/, érable* existent en français standard, mais le signifiant complexe *tire d'érable* ne correspond à aucun signifié chez la Parisienne ou le Niçois, tandis qu'il évoquera, dans l'esprit du Canadien francophone, la vue, les arômes, les rires, les enfants et toute l'ambiance humaine et matérielle qui entourent l'expérience, au printemps, d'étendre sur la neige de la sève d'érable condensée par ébullition en sirop d'érable, d'où un succulentissime bonbon. Ces réalités spécifiques au monde référentiel du chronotope s'exprimeront parfois par des signifiants existant dans un autre dialecte du français, mais n'y correspondant pas au même signifié. Le terme québécois *rouge-gorge* existe bien en français métropolitain mais s'emploie pour désigner une espèce d'oiseau absente des cieux européens et différente donc de l'espèce que les francophones d'Europe désignent par le même vocable ; celle-ci est, du reste, absente des bois québécois. Le rouge-gorge québécois se nomme, en français standard, *merle d'Amérique*. Il y aura encore des référents qui, n'existant pas chez les utilisateurs d'un autre dialecte, auront droit, en français québécois, à un signifiant qu'on ne retrouvera pas ailleurs dans la francophonie – *achigan*, par exemple, mot d'origine amérindienne, évoquera dans l'esprit du francophone canadien un poisson absent des eaux européennes ; *orignal* (du basque) évoquera *l'élan d'Amérique*. *Le Vaste monde*, comme d'autres textes de Lalonde, est fort riche en québécismes dont le sens se laisse deviner le plus souvent, sans doute, grâce au contexte, par les Européens qui constituent le lectorat principal des Éditions du Seuil. Le contexte aide aussi à traduire les québécismes en anglais. Ajoutons le facteur sociolectal : les

BDD-A4951 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:58 UTC)

lecteurs de la traduction n'auront jamais fait partie du groupe social évoqué dans *Le Vaste monde* (les milieux paysans québécois des années 1950).

L'idiolecte d'un certain personnage m'a obligé, comme traducteur de la nouvelle *Les Mots magiques* dans *Le Vaste monde*, non plus seulement à trouver, mais à créer des signifiants appropriés (donc, à recourir à la néologie) pour traduire les barbarismes qui pleuvent des lèvres du personnage de la tante Yvonne. Celle-ci apprit à Vallier qu'on se *déchangeait* au retour de la messe (au lieu de *changeait*) (VM 56). Suivent des mots et expressions propres à l'idiolecte de ce personnage : *dividanges* (pour *ordures*), *captus* (pour *cactus*), *canorifère* (pour *calorifère* ; on nommerait l'objet on question un *radiateur* en français européen), *tiendre* (pour *tenir*) ; payer *rubis sur l'onde* (pour *rubis sur l'ongle*) *mettre de l'eau dans son bain* (pour *mettre de l'eau dans son vin*). Idiolectismes que j'ai traduit de mon mieux – que lectrices et lecteurs du texte présent n'hésitent pas à me suggérer mieux : *unchanged* (pour *changed* ou *got changed*), *carbage* (pour *garbage*), *captus* (pour *cactus*), *storve* (pour *stove*), *horld* (pour *hold*) ; *cash on the nose* (pour *cash on the barrel-head*), *watering down one's vine* (pour *watering down one's wine* ou *putting water in one's wine*). Dans un cas, on le voit, j'ai emprunté à Lalonde (ou à Yvonne...) son propre néologisme *captus* ; *unchanged* existe bien comme adjectif en anglais, mais guère comme participe passé ; *cash on the nose* et *watering down one's vine* ne comportent pas de mot qui soit un néologisme, mais les expressions elles-mêmes pourraient se qualifier ainsi, avec la nuance que ce ne sont pas des néologismes qu'un auteur aurait proposés pour qu'ils soient employés à nouveau, par d'autres : ce sont des créations à vocation on ne peut plus éphémère, vouées par le traducteur à donner à son lectorat une équivalence d'effet. *[S]torve* et *horld* sont d'authentiques barbarismes, même si les deux existent sans doute dans tel ou tel dialecte ou sociolecte du vaste monde anglophone. Les néologismes de la tante Yvonne ont un statut complexe. Perçus à l'intérieur de la fiction par le narrateur, ce sont des néologismes involontaires – le personnage fictif Yvonne croit appeler les choses par leur nom standard, et utiliser des expressions idiomatiques consacrées ; rien n'indique

BDD-A4951 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:58 UTC)

que Vallier, à l'époque de l'énoncé fictif, se rendait compte de leur caractère hors-normes (par contre, il est certain que le Vallier adulte, narrateur autodiégétique rétrospectif, profite de sa conscience du statut de barbarismes des énoncés qu'il met en relief pour, justement, produire cette partie de son récit). Perçus par une instance lisante à l'extérieur de la fiction, ce seraient des barbarismes volontaires crées par Robert Lalonde, non pas dans l'intention de les faire adopter par son lectorat, mais comme trait actoriel (et actantiel, à un certain niveau) de son personnage.

Ces exemples servent à illustrer une petite partie de la vaste tâche linguistique du traducteur littéraire. On devine bien combien les traducteurs peuvent être amenés à travailler, à *suer sang et eau* (Yvonne dirait-elle : *à saucer son sirop* ?) à force d'essayer des solutions différentes aux multiples défis que leur offre la traduction littéraire. Il s'agit bien à la fois d'un travail – et d'un jeu : on travaille le langage, la langue ; et on joue le jeu – et avec le jeu – que langage et langue nous offrent. *Jeu* avec, bien entendu, jeux de mots.

BDD-A4951 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:58 UTC)

Bibliographie partielle :

Greene, E. J. H., M. Faucher et D. M. Healey 1966 [1960], *Reflex French*, Toronto, MacMillan

Greimas, A. J. et J. Courtès (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Éditions Hachette

Lalonde, Robert (1986), *Une Belle journée d'avance*, Paris, Éditions du Seuil. Voir www.litterature.org.

_____ (1998), *One Beautiful Day to Come* (trad. Neil B. Bishop). Victoria, Ekstasis Editions

_____ (1992), *L'Ogre de Grand Remous*, Paris, Éditions du Seuil

_____ (1999), *Le Vaste monde. Scènes d'enfance*, Paris, Éditions du Seuil

_____ (2001), *The Whole Wide World* (trad. Neil B. Bishop), Victoria, Ekstasis Editions

MacLennan, Hugh (2003 [1945]), *Two Solitudes*, McGill-Queen's University Press

Mailhot, Michèle (1972), *La Mort de l'araignée*. Montréal, Éditions du Jour. Voir www.litterature.org .

_____ (1991), *Death of the Spider* (introduction de M. – C. Blais ; trad. Neil B. Bishop), Vancouver, Talon Books. Cette traduction a été finaliste au concours des Prix Littéraires du Gouverneur-Général du Canada (catégorie traduction), 1992

Perrot – Bishop, Annick (2003) *Femme au profil d'arbre*. Ottawa, Éditions David. Voir http://cf.geocities.com/annickpb/index.html

Steiciuc, Elena-Brânduşa (2003), *Pour Introduire à la littérature québécoise*, Suceava, Editura Universităţii din Suceava

St. John, H. B., R. J. Jones et W. A. Stickland (1958), *Current French*, Vancouver, Copp Clark

Vinay, J.-P. Et J. Darbelnet (1995), *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Montréal, Beachemin [Paris, Didier, 1961]

Whitmarsh, W. F. H. (1953) *Parlons français : a first French book* ; revised for use in *Canadian schools* by George A. Klinck, Toronto, Longman's, Green

BDD-A4951 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:07:58 UTC)